

La théorie de la firme comme obstacle épistémologique

par Daniel Dufourt

Les historiens de la pensée économique ont coutume de qualifier de «théorie de la firme» l'ensemble des travaux entrepris à la fin des années vingt¹ en vue d'étendre à l'ensemble des structures de marché l'énoncé des conditions d'équilibre de la firme. Conduits sur la base de la méthodologie «marshallienne» de l'équilibre partiel, ces travaux marquent une inflexion sensible² du programme de recherche néoclassique jusque là focalisé sur la formulation de la théorie de la valeur en terme d'équilibre général et de concurrence parfaite. La théorie de la firme, ainsi caractérisée, connaît dès ses origines une crise liée aux fameuses objections de Sraffa³. En quoi, cependant, cette théorie demeure-t-elle aujourd'hui encore un obstacle épistémologique majeur dans le domaine de la connaissance du système productif et par là des réalités industrielles, c'est ce que nous allons tenter de préciser. A cette fin, nous analyserons successivement le statut épistémologique de cette théorie, la nature de l'obstacle qu'elle propose à la progression de la connaissance, et l'effet de parasitage qu'elle produit sur l'économie industrielle tout entière en orientant l'investigation sur les structures de marchés au détriment d'une conceptualisation de l'industrie, qui demeure une notion purement conventionnelle. Ces réflexions nous conduiront à proposer, dans le prolongement des travaux de Imre Lakatos⁴ sur la méthodologie des programmes de recherche, quelques éléments en vue de l'élaboration d'un projet scientifique de recherche sur les structures industrielles.

¹ Et qui culminent, si l'on peut dire, dans le symposium organisé par Keynes («a stroke of editorial genius» dira Schumpeter) sur le thème «rendements croissants et firme représentative» publié dans l'*Economic Journal*, mars 1930.

² Comme le rappelle G.L.S. Shackle, *The Years of High Theory*, Cambridge University Press, (1967).

³ Les objections de Sraffa réduites à l'essentiel consistent à prouver l'incohérence logique entre les hypothèses de concurrence parfaite et la méthodologie de l'équilibre partiel. Cf. P. Sraffa (1936) «The Laws of Return Under Competitive Conditions», *Economic Journal*, Vol. 36, pp. 535-550.

⁴ Imre Lakatos, *The Methodology of Scientific Research Programme*, Philosophical Papers edited by J. Worral et G. Currie, Cambridge University Press, volumes 1 et 2, (1978)

I — Le statut épistémologique de la théorie de la firme.

Il ne s'agit pas pour nous de ressasser une fois de plus les considérations éculées sur l'irréalisme des hypothèses de base de la théorie de la firme. Une telle démarche, admettant les critères épistémologiques qui fondent la théorie que l'on critique, ne peut revêtir qu'une portée très limitée. Et, en ce sens, F. Machlup¹, dont l'épistémologie, dans la tradition de Pareto, Milton Friedman et bien d'autres est celle du conventionnalisme² le plus étriqué, n'a pas de difficultés à montrer, dans sa perspective, qu'il est toujours possible de «sauver les phénomènes»³.

Aussi, préférons-nous développer notre argumentation sur les bases d'une critique du statut épistémologique⁴ de la théorie de la firme au sein de la théorie néoclassique. A cette fin, nous aurons recours à l'épistémologie de Lakatos que l'on peut définir comme un rationalisme critique historicisé⁵.

1.1. La théorie de la firme, «noyau dur» du programme de recherche néoclassique.

Successeur de K. Popper⁶ à la «London School of Economics», Imre Lakatos substitue au «falsificationnisme»⁷ comme critère de démarcation des théories scientifiques une analyse des méthodologies des programmes de recherche et de leurs succès historiques en comparaison de ceux des programmes de recherche rivaux. Selon Lakatos, les programmes de recherche, qui constituent l'unité de référence pour

¹ F. Machlup (1967), *Theories of the Firm : Marginalisa, Behavioural Managerial*. *The American Economic Review*, vol. 57, pp. 1-33. Dans son récent ouvrage «Methodology of Economics and Other Social Sciences», New-York, Academic Press, 1978, F. Machlup se décrit lui-même comme un conventionnaliste (Cf. p. 46).

² «Sauver les phénomènes» consiste «à adjoindre à une théorie des hypothèses supplémentaires de façon que les faits qui semblent la contredire puissent être expliqués par elle. Le conventionnalisme pose que la seule tâche de la science est de sauver les phénomènes», Bartholy et alii, op. cit., p. 18.

³ Le conventionnalisme est une «conception de la science selon laquelle les principes de nos connaissances sont de simples conventions dont on peut déduire des énoncés décrivant le plus économiquement possible la réalité». Bartholy, Despin, Grandpierre, *La science : épistémologie générale*, Magnard, p. 241, (1978)

⁴ Sur la notion de *statut épistémologique* d'une théorie, cf. P. Thuillier, *Jeux et enjeux de la Science*, Laffont (1972).

⁵ La meilleure présentation de l'œuvre de Lakatos reste celle de P. Feyerabend, *Contre la méthode ?* Seuil, Paris (1979).

⁶ Sur les rapports entre l'œuvre de sir Kart Popper et celle d'Imre Lakatos, voir Dominique Lecourt, *L'ordre et les lieux. Le positivisme logique en question*, Grasset, (1981).

⁷ Citons, à cet égard, Popper lui-même : «Les seules découvertes authentiques sont des réfutations d'hypothèses scientifiques»

les évaluations méthodologiques, se répartissent en trois catégories : «un programme de recherche est dit progressif aussi longtemps que son développement théorique anticipe sur son développement empirique, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il continue à prédire des faits nouveaux avec quelque succès... il est «stationnaire» si son développement théorique est à la remorque de son développement empirique, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il donne seulement des explications après coup, soit de découvertes faites par hasard, soit de faits anticipés et découverts par un programme rival. Un programme stationnaire peut «dégénérer» jusqu'à ne plus contenir que le «ressassement solennel» de ses positions initiales accompagné de la répétition dans ses propres termes des succès de programmes rivaux»¹.

L'histoire de la pensée scientifique est, selon Lakatos, l'histoire des programmes de recherche bien plus que l'histoire des théories. Au demeurant, tout programme de recherche peut être caractérisé à l'aide des éléments constitutifs suivants² : le noyau dur, la ceinture protectrice («protective belt») constituée des hypothèses auxiliaires qui doivent supporter l'épreuve des tests, et une heuristique positive et négative qui consiste en une liste de prescriptions d'ordre méthodologique. Le noyau dur est formé des hypothèses considérées comme non sujettes à corroboration, par décision méthodologique des protagonistes du programme de recherche.

Spiro J. Latsis³, le premier auteur à avoir soumis la «science économique» à l'examen critique de l'épistémologie lakatosienne, caractérisé ainsi le programme de recherche néoclassique : le «noyau dur» serait constitué des hypothèses de (a) maximisation du profit, (b) de connaissance et d'informations parfaites, (c) d'indépendance des décisions et de (d) perfection des marchés. La théorie de la firme qui se situerait dans le champ de la ceinture protectrice du programme de recherche nécessiterait l'adjonction au noyau dur d'hypothèses auxiliaires, en l'occurrence celles de : (a) homogénéité des produits, (b) grand nombre des agents économiques, (c) libre entrée et sortie. Enfin l'heuristique positive comporterait un ensemble de directives méthodologiques exprimables en un seul et unique commandement final⁴ : déterminer les propriétés des théories en statique comparative.

¹ I. Lakatos, op. cit., vol. 1, pp. 33-34. Nous reprenons la traduction de D. Lecourt (1978).

² Ibidem. Voir aussi l'excellente présentation des thèses de Lakatos par M. Blaug, *The Methodology of Economics*, C.U.P., 1980.

³ S.J. Latsis, A research programme in economics in *Method and Appraisal in Economics*, S.J. Latsis Editor, Cambridge University Press, (1976).

⁴ Selon l'heureuse formulation de M. Blaug (1980), op. cit., p. 179. En fait Latsis mentionne les directives suivantes : diviser le marché en acheteurs et vendeurs, préciser la structure du marché, créer un «ideal-type» répondant aux hypothèses de comportement retenues, énoncer les conditions du type ceteris paribus appropriées ; traduire la situation sous la forme d'un problème mathématique d'optimisation et étudier les conditions du premier et second ordre etc...

1.2. Le diagnostic de Latsis : la dégénérescence du programme de recherche néoclassique, exemplairement illustrée par les déboires de la théorie de la firme.

On se bornera ici à évoquer les grandes lignes de la démonstration de Spiro J. Latsis¹. Empruntant à Popper l'idée selon laquelle la méthode économique consiste fondamentalement en l'extraction de la *logique d'une situation*, Latsis montre que le programme de recherche néoclassique, *dans le contexte de la théorie de la firme*, peut être caractérisé par la formalisation d'un «déterminisme situationnel» («situational determinism») dans le moule duquel toutes les situations concrètes finissent par se fondre. Ce déterminisme de la situation avait, en son temps, été très précisément analysé et décrit par R. Cyert et C.L. Hedrick dans les termes suivants : «Le coeur de la microéconomie est le système concurrentiel. Au sein du modèle de concurrence pure et parfaite on trouve une construction hypothétique désignée sous le nom de firme- Cette construction consiste en un critère de décision unique et en l'assurance d'obtenir d'un monde extérieur, appelé marché, toute l'information nécessaire (...). Tout le contenu empirique du modèle néoclassique réside dans la description de l'environnement au sein duquel la firme opère. Même l'unique objectif de la firme est *déterminé* par l'environnement, en ce sens que tout autre comportement de la firme conduirait à sa disparition»².

Latsis montre alors que toutes les extensions du programme de recherche néoclassique, qui se traduisent par le remplacement d'une ou plusieurs des hypothèses auxiliaires, se traduisent par des échecs, dans la mesure où la cohérence interne de la théorie de la firme n'y résiste pas. Ces échecs, qui se manifestent par des contradictions insurmontables sur le plan logique, tiennent pour l'essentiel, selon Latsis à la volonté des auteurs de toujours ramener l'analyse des situations étudiées au paradigme qu'exprime le «situational determinism». Ainsi en irait-il des travaux de Chamberlin sur la différenciation des produits -, de S. Bain et P. Sylos-Labini sur la fixation des prix en concurrence oligopolistique, et de manière générale des travaux sur la concurrence imparfaite.

Ainsi, la théorie de la firme s'effondrerait dès que l'on quitte le terrain de la

¹ S.J. Latsis (1976), A research programme in economics in *Methods and Appraisal in Economics*, S.J. Latsis Editor, Cambridge University Press.

² R.M. Cyert, C.L. Hedrick (1972), Theory of the Firm : Past, Present and Future. An Interpretation. *The Journal of Economic Literature*. Vol. X, pp. 398-399. Souligné par nous.

concurrence parfaite. En d'autres termes, le programme de recherche néoclassique dégénère¹, du fait de la défaillance de sa ceinture protectrice.

1.3. La fonction de la théorie de la firme dans le programme de recherche néoclassique.

Le diagnostic précédent, s'il est confirmé, est d'autant plus grave que la théorie de la firme remplit dans le programme de recherche néoclassique une fonction évidente : garantir l'allure correcte de la courbe d'offre. Déjà, pour faire face aux problèmes posés par l'existence de coûts décroissants, Alfred Marshall avait eu recours à l'artifice ingénieux que représente la notion de *firme représentative*. Mais celle-ci, dont l'objet était de faire la synthèse des caractéristiques essentielles de l'industrie («modal conditions»), n'autorisait la poursuite de l'analyse en termes d'équilibre partiel, qu'à la condition expresse de diluer le concept d'industrie dans l'analyse du comportement des firmes. On mesure donc les conséquences de l'analyse de Latsis : la dégénérescence du programme de recherche néoclassique n'atteint pas seulement les extensions de la théorie de la firme, mais les fondements méthodologiques mêmes sur lesquels elle s'appuie : l'analyse en termes d'équilibre partiel.

II — La théorie de la firme, comme obstacle à la progression de la pensée scientifique.

A ce stade, il s'agit pour nous, d'une part, de qualifier la nature de cet obstacle épistémologique² que constitue la théorie de la firme, d'autre part, de montrer comment il fonctionne comme tel dans le champ de l'économie industrielle, et enfin d'en analyser les effets indirects sur les conceptions rivales, behavioriste et managériale de la théorie de la firme.

2.1. Nature de cet obstacle.

Il apparaît que la théorie de la firme n'a pas d'autre fonction aujourd'hui que de

¹ M. Blaug (1980), op. cit., p. 182 parvient à la même conclusion, bien qu'il ne partage pas toutes les analyses de Latsis. Il est d'ailleurs fascinant de voir l'ambivalence de Blaug à l'égard de l'épistémologie lakatosienne. Bien que très critique à son égard, il n'en intitule pas moins la troisième partie de son ouvrage : «A Methodological Appraisal of The Neoclassical Research Program».

² Si l'on considère l'œuvre de Bachelard comme une psychanalyse de l'activité et de la pensée scientifiques, il n'y a pas d'incohérence à vouloir en invoquer la pratique dans le contexte d'une épistémologie particulière, telle celle de Lakatos.

préserver l'existence d'une organisation de pensée, en l'occurrence le programme de recherche néoclassique en économie industrielle, menacée dans sa pérennité. En effet la fameuse trilogie méthodologique, «structures, performances, résultats» est un effet de la projection de la théorie de la firme sur l'objet scientifique «économie industrielle». Comme l'observe à juste titre N. Lee, «la théorie marginaliste de la firme exclut tout traitement approprié d'un changement dans les relations entre la firme et l'industrie à laquelle elle appartient. Elle fait l'hypothèse d'une structure industrielle donnée qui définit l'environnement en termes de marché au sein duquel la firme opère»¹. Il y a ainsi beaucoup plus qu'une habileté pédagogique dans la trilogie méthodologique précédente. Celle-ci recouvre en fait l'ensemble des hypothèses nécessaires, mais non explicitées, à une réduction de l'économie industrielle à la théorie de la firme.

2.2. Implications méthodologiques.

La théorie de la firme fait écran aussi bien à la conceptualisation du comportement de la firme qu'à la construction théorique du concept d'industrie. Cela a été nettement énoncé par R.G.D. Allen : «le concept de firme est simple et n'est qu'une question de définition. La firme est l'unité effective auquel les décisions sont prises quelle que soit l'activité de production considérée»². Dès lors il n'est guère étonnant que l'économiste s'intéresse de préférence aux propositions valables pour un groupe de firmes, l'industrie par exemple, délaissant l'analyse du comportement effectif de la firme individuelle. Mais en même temps, en assimilant l'industrie aux propriétés relatives à un ensemble déterminé de firmes, il ne fait qu'analyser une structure de marché, et l'impasse est ainsi faite sur l'analyse de l'industrie en tant que forme déterminée d'organisation du système productif.

2.3. Prégnance du «situational determinism» dans les théories rivales.

En dépit des ambitions de leurs promoteurs, les théories behaviouristes (Cyert et Hedrick le reconnaissent d'ailleurs avec beaucoup de «fair-play») et managériales n'ont pas réussi à s'émanciper du paradigme que représente la mise en scène de «la logique de la situation». En effet, dans la mesure où la théorie behaviouriste de la firme se propose d'expliquer le processus de décision de celle-ci en termes

¹ N. Lee, Scope and Method of Industrial Economics in P.J. Devine, R.M. Jones, N. Lee, W.J. Tyson (1974) *An Introduction to Industrial Economics*, Allen and Unwin, p. 30.

² R.G.D. Allen, *Mathematical Economics*, 2nd Edition, Mac Millan, p. 608, (1970).

d'adaptation de son organisation aux variations de l'environnement, l'accent est mis qu'on le veuille ou non sur un comportement purement passif de la firme. Ainsi on se retrouve devant un processus de stimulus-réponse formellement très voisin du processus néoclassique. Bien que Spiro Latsis considère la théorie de la firme et la théorie behaviouriste comme incommensurables, nous nous séparons de lui sur ce point. Même si les règles de décision de la théorie behaviouriste n'ont rien à voir avec celles de la théorie de la firme, elles participent d'un même projet : déduire la décision (le résultat du processus) des caractéristiques structurelles de la situation, l'accent étant mis dans un cas sur l'environnement et dans l'autre sur l'état interne (les caractéristiques organisationnelles) de la firme. Le même parallèle pourrait être dressé entre la théorie managériale et la théorie de la firme : la présence du «situational determinism» est ici encore plus évidente, puisque la théorie managériale se borne à modifier la fonction objectif, conservant en définitive toute «l'heuristique positive» néoclassique.

III — La théorie de la firme comme négation de l'économie de l'industrie.

Après avoir rappelé que la notion même de firme représentative constitue une manière d'évacuer l'analyse de l'industrie, nous montrerons comment la théorie de la firme en substituant l'analyse des structures de marché à celle des structures industrielles, anéantit l'objet scientifique dont elle prétendait autoriser l'étude. Enfin, nous nous interrogeons sur la capacité de l'analyse «input -output» à générer un concept opératoire d'industrie.

3.1. La «Firme Représentative» ou l'assimilation de l'industrie à la classe des entreprises qui la composent.

La tentative marshallienne de traduire la situation et la structure d'une industrie à l'aide du concept de firme représentative participe de la stratégie de la boîte noire.

Si l'on entend par boîte noire une convention entre savants qui décident d'arrêter les explications à un certain point, on aura précisé par là même la raison pour laquelle la notion de firme représentative interdit toute conceptualisation de l'industrie. On ne peut, en effet, expliquer un principe explicatif. Or la «Firme Représentative» est le principe explicatif du comportement de l'industrie. Ou plus exactement la «Firme Représentative»

n'est rien d'autre que le nom de l'ensemble des fonctions que l'industrie est censée remplir. Mais il y a plus : en voulant établir à tout prix un pont entre la théorie de la firme individuelle et sa théorie de la petite industrie, Alfred Marshall est conduit à assimiler l'industrie à la classe des entreprises qui la composent, et à confondre la classe des entreprises avec l'entreprise puisque la firme représentative est bien censée réagir comme une entreprise. Or chacun sait que la classe des éléphants n'est pas un éléphant !

3.2. La théorie de la firme comme support de la substitution de l'analyse des structures de marché à celle des structures industrielles.

Cette substitution est bien mise en évidence par R.E. Caves qui écrit : «la structure de marché est importante parce qu'elle détermine le comportement des firmes... et ce comportement à son tour détermine la qualité des performances de l'industrie»¹. En d'autres termes, tout se passe comme si l'analyse des structures de marché tenait lieu d'analyse du fonctionnement (l'intérieur de la boîte noire) de l'industrie. A ce fonctionnement sont ensuite logiquement associées des performances. L'industrie se dilue dans le fonctionnement du marché. La théorie de la firme nous épargne ainsi la confrontation aux réalités industrielles. Ce résultat est, en outre, conforté par la dichotomie entre *structures de marché* relatives au degré de concentration, au niveau des barrières à l'entrée, et au degré de différenciation des produits et *structures industrielles* relatives aux propriétés des relations interindustrielles². Dans un cas comme dans l'autre l'industrie ne dépasse pas le statut d'un regroupement conventionnel d'entreprises.

3.3. Analyse input - output et économie industrielle.

L'analyse input - output est une illustration exemplaire des présupposés nécessaires à la construction de l'objet scientifique «économie industrielle».

Cette construction suppose, en effet, l'abandon préalable de toute réminiscence de la théorie de la firme au profit d'un examen approfondi des modalités de passage des données de l'ingénieur aux descriptions économiques conventionnelles des processus de production. Pour Anne Carter, ces modalités de passage sont essentiellement de deux ordres :

- il y a, d'une part, la recherche d'un processus de production susceptible de

¹ R.E.Caves [1967], *American Industry: Structure, Conduct and Performance*, 2nd édition, Prentice Hall, p. 17

² D. Needham [1970], *Economic Analysis and Industrial Structure*, New York, Holt, Reinhart and Winston.

servir de référentiel, ce qu'elle appelle «best practice process or production function»¹,

- il y a, d'autre part, l'analyse du processus historique de structuration des industries par intégration verticale, diversification etc... à partir des biens intermédiaires².

Deux domaines sont ainsi désignés comme constitutifs de l'économie industrielle : l'analyse des processus de production et des changements techniques, l'analyse de l'économie des biens intermédiaires. Le concept d'industrie peut alors surgir de l'application d'un procédé de fabrication de référence à des biens intermédiaires spécifiques.

IV — Pour un programme de recherche en économie industrielle.

Dans le prolongement des réflexions précédentes, il nous semble possible d'articuler les notions d'industrie et de filières sur la base d'une analyse dynamique de la production des changements technologiques. En effet, tributaire de la méthodologie d'ensemble de l'analyse input - output, la démarche de Anne Carter reste éminemment statique. Or, la reconnaissance sur la base des travaux de Bertrand Gille de l'existence de divers systèmes techniques et l'étude des caractères de leur dynamique dans les cas de la forge et de la fonderie nous conduisent à attribuer à la notion de filière technique le statut de principe explicatif de la dynamique des structures industrielles. Celle-ci résulte, en effet, d'un double mouvement, jusqu'ici peu exploré :

- un premier mouvement scande les rapports entre évolution de la technologie et changements dans l'organisation du travail ;
- un second mouvement régit l'ajustement entre dynamique des filières techniques, subordonnée aux exigences de cohérence des systèmes techniques, et dynamique du système productif, subordonnée aux contraintes de mise en valeur des capitaux et de rentabilité du capital investi³.

¹ Anne P. Grosse (Carter) The technological Structure of the Cotton textile industry in WW Leontief (ed.), **Studies in the Structure of the American Economy**, Oxford University Press, 1953, pp. 360-420.

² Anne P. Carter, *Structural change in the American Economy*, Harvard University Press, (1970)

³ E.R.A. - C.N.R.S. 872 «Économie des Changements Technologiques», Rapport d'activité 1980-1981, juin 1981.

La théorie de cette articulation qui se trouve à la base de la dynamique industrielle, reste à faire. Elle peut être l'objet d'un programme de recherche au sens lakatosien, destiné à suppléer le programme désormais achevé que l'on désignait par théorie de la firme.